

ANALYSES ET PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES



Prévenir, accueillir, guérir. La médecine des enfants de l'époque moderne à nos jours, sous la direction d'**Emmanuelle BERTHIAUD**, **François LÉGER** et **Jérôme VAN WIJLAND**, Septentrion presses universitaires, Paris, 2021, 342 pages, 25 euros.

Les quatorze chapitres de ce livre correspondent aux communications données au cours de deux journées d'étude interdisciplinaire tenues en septembre 2018, l'une à l'université de Picardie Jules Verne et l'autre à l'Académie nationale de médecine, dans la perspective d'envisager les évolutions de la pédiatrie depuis la Renaissance.

L'ouvrage s'ouvre sur l'annonce par Christian Rollet d'un ouvrage posthume, une biographie de Paul Strauss, sénateur de la Seine puis ministre de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociale dans les années vingt, publiée aux éditions de l'INED en 2020 par son épouse, Catherine Rollet (1942-2016), démographe et historienne de l'enfance, à la mémoire de laquelle est dédié cet ouvrage. Suit une introduction sous la plume d'Emmanuelle Berthiaud qui évoque l'évolution de la médecine de l'enfant en survolant l'histoire de cette discipline, et précise les objectifs de ce travail. On trouvera en fin d'ouvrage une courte biographie de ces trois directeurs de publication ainsi que celles des auteurs dont les articles sont réunis dans trois grandes parties.

Dans la première partie, « Soigner les enfants : discours et pratiques (XVI-XX^e siècle) », Claudia Pancino évoque à travers la littérature médicale de l'époque, académique et populaire, l'intérêt croissant des médecins pour cette partie de leur art, soulignant la richesse de la pathologie infantile, notamment en dermatologie. Marie France Morel s'attarde sur le dispensaire pour enfants pauvres du docteur Georges Armstrong, en fonction à Londres entre 1769 et 1789, pour analyser, notamment à travers la littérature de ce dernier, étudiant les pathologies des 35 000 enfants reçus, les soins dispensés, le nombre de guérisons, les rapports d'autopsies, les avantages d'une telle structure par rapport à un hôpital classique. Emmanuelle Berthiaud explore à partir de l'étude d'une quarantaine de traités de médecine et de publications consacrés à la douleur, la prise en compte de la souffrance du petit enfant par les médecins durant les Temps modernes, situant un changement dans leur attitude vis-à-vis de cette douleur à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. À travers l'attention portée par certains médecins, durant le premier tiers du XX^e siècle, à la maladie hémolytique du nouveau-né, pathologie inexploquée jusqu'aux années 1940, Nathalie Sage-Pranchère souligne le rôle central de l'école lyonnaise de pédiatrie.

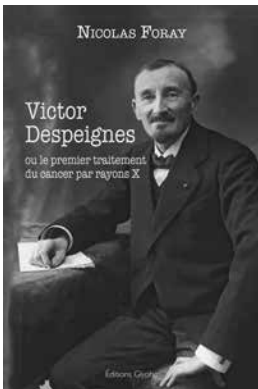
La seconde partie, « Protéger et prévenir : la santé publique au service des enfants (XIX-XX^e siècle) » évoque, sous la plume de Laurent-Henri Vignaud, les politiques vaccinales à Dijon durant la première moitié du XIX^e siècle grâce aux enfants trouvés. Scarlett Beauvalet aborde un sujet d'actualité avec les craintes, voire les réticences familiales face à la vaccination au début du XIX^e siècle. Antoine Rivière s'intéresse à la surveillance médicale exercée sous la III^e République sur les pupilles de l'Assistance publique de Paris qui permit d'en diminuer la mortalité pour atteindre celle des enfants ordinaires. Enfin, les actions de l'Académie nationale de médecine dans le développement de l'hygiène et l'amélioration de la santé des enfants entre 1866 et 1999 sont traitées par François Léger et Jérôme van Wijland grâce à la richesse des archives de cette vénérable institution dont ce dernier est le gardien.

La troisième partie a pour thème : « Accueillir : une architecture hospitalière pensée pour les enfants (Renaissance-XX^e siècle) ». Deux contributions se penchent sur l'hôpital pour enfants Robert Debré à Paris construit par l'architecte Pierre Riboulet (Catherine Blain et Marie Beauvalet-Boutouyrie), et sur l'hôpital Jeanne de Flandre à Lille (Lina Bendahmane) tandis que le docteur Pierre-Louis Laget, membre de notre société, s'intéresse aux différences qui se créent entre les hôpitaux pour enfants et les hôpitaux généralistes au cours du XIX^e siècle, à l'ère de l'hygiénisme triomphant.

L'ouvrage se termine par deux témoignages, le premier sur le tournant des années 1950-1960 qui a vu la chirurgie infantile devenir pédiatrique par Denys Pellerin, et le second sur la réanimation pédiatrique qui a transformé la médecine d'urgence des enfants par Jean-Pierre Fournet.

Comme on le voit, ce riche panorama de l'histoire de la pédiatrie française, avec toutefois une incursion anglaise, « histoire non linéaire et aux multiples facettes où se croisent l'histoire de la pensée médicale, des pratiques vaccinales, de l'architecture hospitalière et des institutions de la santé publique » comme le précise la quatrième de couverture, donne une vision plutôt complète de l'évolution de cette discipline souvent boudée des historiens de la médecine auxquels on ne peut que conseiller la lecture.

Jérôme van Wijland



Victor Despeignes ou le premier traitement du cancer par rayons X, par **Nicolas FORAY**, Glyphe, Paris, 2021, 240 p.

Ce livre bien structuré en chapitres pertinents, propose une biographie du Docteur Victor Despeignes (Lyon : 1866, Chambéry : 1937). Ce médecin est considéré par l'auteur comme le premier radiothérapeute de l'histoire médicale. Cette biographie élargie est présentée dans ses contextes scientifique, médical, familial et social, tous attachants. Victor Despeignes avait commencé une carrière universitaire à Lyon en même temps que ses études médicales. Il l'arrêtera comme chef de travaux dans le laboratoire de zoologie. Il s'installera ensuite comme médecin généraliste pendant deux ans dans un bourg de la Drôme (Buis-les-Baronnies), puis plusieurs années en Savoie, aux Échelles. Il y insistera sur la prévention et l'hygiène auprès de la population. Il poursuivra ensuite une longue carrière médicale à Chambéry (1907-1937), comme directeur d'un service d'hygiène jusqu'à sa mort.

Quelques mois après la publication de la « découverte » des rayons X par Roentgen (fin 1895) en Allemagne, le Dr Despeignes dès juillet 1896, tentera une cure par rayons X d'une tumeur de la région épigastrique dans sa maison des Échelles sur un patient, ami et voisin dont l'identité a été retrouvée avec une quasi-certitude (un industriel de la confiserie qui utilisait pour sa production de la viscosse, des composés cancérogènes). La

« radiothérapie » sera poursuivie pendant une vingtaine de jours (avec 2 séances par jour, du 4 au 23 juillet 1896). La dose administrée au patient a été calculée par déduction, ainsi que les principales caractéristiques de l'irradiation. Les caractéristiques estimées évoquent « une radiothérapie bi-fractionnée à 40 kV sur 2 x 0,6 Gy à la peau par jour (22,8 Gy au total) avec une cible à 30 cm de la source », réalisée avec un tube de Crookes piriforme.

Une réduction notable du volume de la tumeur (intra-abdominale) avait été observée, et objectivée par des calques successifs des éléments palpables, n'empêchant pas l'issue fatale. Ce traitement avait été une tentative de la dernière chance avec le plein accord du patient. Bien sûr les traitements adjuvants de l'époque avaient été aussi administrés. Cette régression était probablement liée à la nature de la tumeur qui était presque certainement un lymphome dont la grande radiosensibilité est maintenant bien connue. Il n'y avait pas eu d'autopsie. L'auteur évoque le rôle possible de la lyse tumorale dans la responsabilité du décès immédiat ; mais il s'agissait d'un « cancer » au stade terminal et à l'évolution inéluctable. Le diagnostic de « cancer de l'estomac » avait été confirmé par deux médecins de l'entourage professionnel de Victor Despeignes dont il n'a pas dévoilé les noms, ni d'ailleurs celui du patient respectant de la sorte un secret médical absolu. « L'idée » de ce traitement quasi expérimental reposait sans doute sur la « croyance » scientifique de l'époque d'une nature « microbienne » des cancers, et sur le succès partiel de l'irradiation de ganglions tuberculeux pratiquée sur le cobaye par Lortet, le successeur de Despeignes dans son laboratoire à Lyon.

En résumé : il s'agit d'une biographie scientifique du Docteur Victor Despeignes (1866-1937) qui a tenté en juillet 1896, quelques mois après la découverte des Rayons X par Roentgen (fin 1895), une « première radiothérapie » sur un patient au stade terminal d'un cancer, probablement un lymphome avec tumeur palpable, épigastrique et sus-ombilicale, qui l'avait fait fortement diminuer de volume. Ce livre qui a demandé un travail de recherche de trois ans, comporte une bibliographie de 149 références, un index des noms propres (47) et une table chronologique des 38 publications du Dr Victor Despeignes, est agréable à lire avec sa bonne présentation et ses photographies.

Patrice Le Floch-Prigent



Louis XVIII et la médecine restaurée, de la chute de l'empire à l'Académie de Médecine, par **Jacques ROUËSSÉ**, préface de Toby Gelfand, Éditions Fiacre, 2021, 155 p.

Qui de plus légitime, et ce mot n'est pas anodin quand on parle de Louis XVIII, pour évoquer la création de l'Académie de médecine, qu'un de ses plus illustres membres ? Je veux parler bien-sûr du professeur Rouëssé, ancien chef de service à l'Institut Gustave Roussy (1977-1986) puis directeur du centre de lutte René-Huguenin contre le cancer de Saint-Cloud (1986-2005) qui fut nommé membre correspondant résidant de la noble assemblée en 2001, et qui y siège comme membre titulaire depuis 2011. Ce nouveau livre, après *Une histoire du cancer en Occident* chez Springer et *Une autre histoire du cancer*, également chez Fiacre, que notre Société a pu découvrir en avant-première avec une communication sur ce thème par le Pr Rouëssé, que la SFHM s'honore de compter dans son conseil d'administration, est préfacé par l'historien de la médecine canadien Tony Gelfand. Il retrace les dix années qui suivirent la chute de l'Empire et qui virent la naissance de l'âge d'or de la médecine parisienne si chère à l'historien Erwin Ackerknecht.

Celle-ci se développa néanmoins sur un terreau fertile, celui que laissa l'Empire après le « labourage » de la Révolution. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans le troisième chapitre, qui liste avec une courte biographie les premiers membres de l'Académie royale de médecine, les grands noms de la médecine napoléonienne, notamment croisés sur les champs de bataille, à côté de figures médicales de l'ancien régime qui surent traverser la tourmente sans encombre, à l'exemple d'Antoine Portal. L'auteur s'attarde logiquement sur celui-ci, premier Médecin du Roi, nommé président d'honneur perpétuel de la nouvelle Académie, mais aussi sur Étienne Pariset, secrétaire (futur perpétuel), et qui, à ce titre, fit l'éloge de nombre de ces confrères. Il donne ensuite une courte biographie des principaux membres de la section de médecine (Pinel, Esquirol, Alibert, Corvisart, Broussais, Desgenettes, Récamier, Orfila, Chaussier, Sédillot, Double, Girard, Hussar, Jussieu) puis de ceux de la section de chirurgie (Larrey, Dupuytren, Percy, Pelletan, Richerand, Marjolin, Boyer, Dubois) et enfin celle de pharmacie (Vauquelin, Pelletier et Laugier). Suivent les biographies succinctes de deux membres non-résidents, et non des moindres, Laennec et Fodéré, puis une liste des membres associés libres, enfin la reproduction, hélas de qualité médiocre, de

l'ordonnance royale donnant les listes des heureux élus. Comme le souligne Jacques Rouëssé, tout le mérite revient au nouveau Roi, auquel est consacré le quatrième chapitre, d'avoir su choisir les membres de cette société sans tomber dans le piège de « ceux qui n'ont rien appris », à l'instar du très influent Père Elisée, mort quelques années avant cette création. On trouve en effet parmi ces premiers membres des républicains comme des monarchistes ou des bonapartistes, des athées comme des catholiques pratiquants, et surtout des chirurgiens comme des médecins, des pharmaciens comme des botanistes et, chose nouvelle pour ne pas dire novatrice, des vétérinaires.

Ce troisième chapitre, le plus important, est précédé d'un premier chapitre qui fait le point des connaissances et des théories médicales en vogue au début de XIX^e siècle, sur les pathologies et leurs traitements, et notamment la place de la variolisation naissante, sur laquelle on sait le rôle que joua la nouvelle Académie après la création du comité central de vaccine par le duc de La Rochefoucault-Liancourt, et d'un second chapitre qui propose un état des lieux de l'enseignement, de la pratique médicale et des structures hospitalières au moment de la Restauration. Cette partie rappelle la place des anciennes institutions comme l'Académie royale de chirurgie, la Société royale de médecine ou la Faculté, mais aussi le rôle de la Révolution qui balaya ces institutions, puis de l'Empire qui les rénova en partie, notamment en ce qui concerne l'enseignement avec la loi du 19 ventôse an XI, et surtout de la Restauration qui les consolida en confirmant la réunion de la médecine et de la chirurgie à laquelle les ultra-royalistes étaient opposés. La création de l'Académie royale de médecine le 20 décembre 1820 se place dans ce contexte de consolidation. Son but, qui est le même aujourd'hui, était de donner des avis au gouvernement pour tout ce qui touchait à la Santé publique, sur la vaccination, sur les autorisations de médicaments, sur les eaux et, bien-sûr, sur la formation des soignants et le contrôle de leur exercice.

Le seul regret laissé par la lecture de ce livre est son caractère peut-être trop succinct, mais l'auteur s'en explique dès l'introduction : « C'est en médecin que nous avons rédigé ce livre qui n'a d'autre prétention que de résumer, pour le grand public, l'histoire de la médecine de cette période ». En cela, le professeur Rouëssé a grandement rempli sa mission, et les nombreuses notes à la fin de chacun des chapitres permettent d'approfondir le sujet pour ceux qui le désirent.

Jean-François Hutin



De la peste de Justinien à la Covid-19. Histoire des infections à Lyon, par **Jean FRENEY** (coordinateur), éditions Livres EMCC-JDIdées, 2021, 448 p.

Le Professeur Jean Freney est autant passionné par l'histoire de la microbiologie que par l'histoire de la ville de Lyon. Les 448 pages de ce livre, très agréables à lire, abondamment illustrées et couchées sur du papier glacé, sont préfacées par le Dr Jean-Christophe Rufin de l'Académie Française. Tout d'abord, rendons hommage à Jean Freney et à ses 17 co-auteurs qui ont réalisé un véritable travail de fourmi en allant rechercher dans les différentes bibliothèques les exemplaires de la presse lyonnaise comme « Lyon Médical », la « Revue du Lyonnais » ou la « Gazette Médicale de Lyon », pour colliger des renseignements « bruts » concernant les différentes maladies infectieuses qui ont sévi dans la ville. Dans ce sens, ils ont effectué un véritable travail d'historien, faisant de leur travail une œuvre tout à fait originale.

Une première partie traite de la « prévention et lutte contre les infections à Lyon ». Cette partie qui commence avec les Romains et leurs systèmes d'adduction d'eau, se poursuit par l'étude des solutions mises au point à Lyon pour sécuriser l'hygiène de l'alimentation en eau. En 1848, la création du bureau d'Hygiène a participé à la naissance de l'hygiène moderne à Lyon. On y apprend en outre que son directeur, Gabriel Roux (1853-1914), n'a, à aucun moment, envisagé la portée des observations de son élève Ernest Duchesne (1874-1912) sur la « concurrence vitale » : en effet, ce dernier a montré que dans un mélange de bactéries et de champignons microscopiques, les moisissures inhibaient les bactéries ! Ces expériences ont été publiées plus tard, non pas par l'équipe lyonnaise mais par un certain Alexander Fleming ! On connaît la suite... On assiste ensuite à la création des hôpitaux lyonnais : l'Hôtel Dieu, l'hôpital de la Charité, l'hôpital Grange Blanche, celui de la Croix-Rousse et d'autres encore. Sont aussi évoqués les grandes figures médicales lyonnaises comme Rabelais (1483 ou 1494-1553) ou Claude Pouteau (1725-1775). Lyon s'enorgueillit aussi de la création de la première école vétérinaire au monde par Claude Bourgelat (1712-1779) et la transformation de l'Institut Bactériologique créé en 1900 par l'Institut Pasteur en 1954.

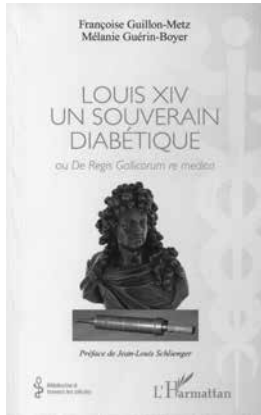
La deuxième partie nous décrit au fil de l'eau les différentes infections et épidémies qui ont eu un fort impact sur l'histoire de la ville de Lyon et de sa région ainsi que les personnalités locales (médecins, vétérinaires, pharmaciens, scientifiques et hommes politiques) qui se sont alors révélées

à ces occasions et qui ont bien souvent donné leur nom à des rues et places de la cité. Les grandes épidémies abordées sont toujours resituées à l'échelle mondiale et nationale avant d'être plus spécifiquement étudiées au niveau lyonnais. Ce sont : les pestes avec Jean-Baptiste Goiffon (1658-1730) qui a joué un rôle capital dans la gestion de la crise sanitaire ; le choléra qui a relativement épargné la ville de Lyon ce qui a conduit à l'édification de la basilique de Fourvière (1872), la « *très Sainte Vierge ayant préservé la ville de l'invasion par la maladie* » ; la typhoïde endémique à Lyon mais ayant quand même provoqué des bouffées épidémiques comme en 1874, 1907 et 1928 ; la tuberculose responsable d'environ 20 % des morts à l'hôpital dans les années 1850, touchait particulièrement les ouvriers de la soie, les concierges, les postiers et les mariniers de la Saône. Les personnalités s'étant particulièrement distinguées pour leur travail sur la tuberculose ont été André Dufourt (1885-1957), nommé en 1929 médecin au service des femmes tuberculeuses de l'hôpital Sainte-Eugénie et Félix Mangini (1836-1902), à l'origine de la construction en 1886 de logements à bon marché, aérés, clairs et pourvus d'une pièce d'eau pour les ouvriers et les employés ; les règles d'hygiène respectées ont fait reculer la maladie ; la lèpre, les lépreux étaient accueillis dans l'une des 27 léproseries du département du Rhône dont 4 à Lyon. La variole, à Lyon la variolisation a commencé dans les années 1750 par les docteurs Pierre Grassot et Claude Pouteau ; la rage qui connut une véritable expansion au XVIII^e siècle. Les travaux de Pierre-Victor Galtier sur la rage font partie du patrimoine scientifique lyonnais. Précurseur de la vaccination antirabique, ses travaux n'ont jamais été reconnus à leur juste valeur, Pasteur ayant attiré sur lui toute la lumière ; les maladies vénériennes, Lyon fut l'une des premières villes du royaume atteinte par l'épidémie de « grosse vérole ». On citera Paul Diday (1813-1894), Joseph Rollet (1824-1894), Antoine Gailleton (1829-1904) et Victor Augagneur (1855-1931) comme étant les Lyonnais les plus impliqués dans l'étude de la maladie syphilitique.

La troisième partie traite d'un sujet tout à fait original, l'histoire de l'industrie locale dirigée contre les infections avec celles de Rhône-Poulenc, de l'Institut Lumière, de Sanofi, Boehringer Ingelheim ex-Mérial, et, bien sûr, de la famille Mérieux. Marcel Mérieux, puis Charles Mérieux, et finalement Alain Mérieux ont toujours œuvré dans le domaine des sérums, des vaccins et du diagnostic *in vitro*. La dualité médecine humaine-médecine vétérinaire a toujours été de mise. L'établissement d'origine, l'Institut Mérieux, a donné naissance à de nombreuses entreprises dont l'enchevêtrement nous est clairement expliqué dans cet ouvrage.

En résumé, un ouvrage d'histoire destiné au grand public, clair et didactique, spécifiquement tourné vers les infections à Lyon mais nul besoin d'habiter la ville des lumières pour en apprécier le contenu.

François Renaud

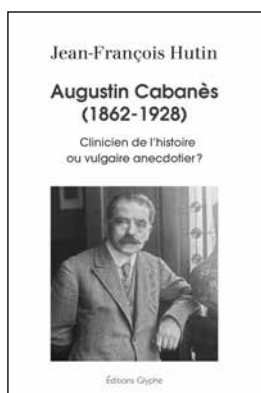


Louis XIV, un souverain diabétique ou *De Regis Gallicorum re medica*, par **Françoise GUILLON-METZ** et **Mélanie GUÉRIN-BOYER**, L'Harmattan, Paris, 2021, 217 p., 22,50 euros.

Louis XIV, un diabétique qui s'ignorait ? C'est la théorie audacieuse des auteures, acceptée par le préfacer le Pr Jean-Louis Schlienger de Strasbourg. Ce dernier retrace la longue et intéressante histoire du diabète et l'on s'attend à des révélations inédites ou remarquables. Or il faudra attendre les dernières pages pour que le diabète soit évoqué ! La première moitié du livre est sans surprise ; c'est un résumé de la médecine du Grand Siècle et un exposé du mode de vie de Louis XIV. La seconde partie, plus intéressante, répertorie assez scrupuleusement les pathologies très nombreuses du Roi, tant médicales que chirurgicales, à partir des documents médicaux de l'époque : à savoir les journaux tenus par ses différents médecins. Ceux-ci notaient par le menu tous les désordres de la santé du Roi et les textes ont été conservés. Enfin le diabète apparaît dans les dix dernières pages : les arguments en faveur de celui-ci sont exposés mais ce sont surtout les complications finales, assez communes, comme la gangrène qui emportent le diagnostic. La polyurie et la polydipsie, signes cardinaux mais semble-t-il inconstants du diabète, sont malheureusement absents. L'arbre généalogique des Bourbon-Habsbourg devait nous signaler en rouge les diabétiques mais malheureusement le livre est en noir et le diabète est noté pour chaque monarque !

L'écriture à quatre mains se ressent par une inégalité de style et souvent des redondances. Une relecture minutieuse aurait évité ces écueils et la multitude de fautes laissées en place. Enfin une critique de fond : toute la bibliographie est de type secondaire ou tertiaire : on aurait aimé une description et localisation des manuscrits princeps des médecins du Roi...

Jacques Chevallier



Augustin Cabanès (1862-1928). Clinicien de l'histoire ou vulgaire anecdotier ? par **Jean-François HUTIN**, Glyphe, Paris, 2021, 333 p.

Le Dr Jean-François Hutin, trésorier depuis plus de 10 ans de la Société française d'histoire de la médecine, est radiologue. Ces deux activités prenantes ne l'empêchent nullement de satisfaire à deux autres passions : l'histoire en tant que spécialiste de la période napoléonienne et littéraire comme romancier (Prix Littré 2007 avec *La vengeance*, aux éditions France Empire ; *Le complot de La Méduse* aux éditions Glyphe). Avec « Augustin Cabanès (1862-1928) », Jean-François Hutin ouvre un autre chapitre de ses compétences historiques, médicales et littéraires : la biographie d'un personnage étonnant, travailleur infatigable, polémiste, admiré ou repoussé. Le sous-titre en donne un résumé : « Clinicien de l'histoire ou vulgaire anecdotier ? ». Une réponse partielle est révélée dans l'épilogue qui clôt ce livre passionnant. Augustin Cabanès est un personnage éclectique : pharmacien, médecin, historien, journaliste et écrivain, rédacteur en chef de *La Chronique médicale*, auteur de dizaines d'ouvrages et de centaines d'articles sur l'histoire de la médecine en particulier sur la médecine historique dont il fut le précurseur. Le premier chapitre traite de l'homme et du pamphlétaire Aristarque, alias Gustave Witkowski, collaborateur de Cabanès avant de devenir son pire ennemi. Des ennemis ! Cabanès en eut beaucoup avec ses petits travers, ses mesquineries, mais, au fil du deuxième chapitre, on découvre un personnage attachant, remarquablement aidé par Blanche son épouse, fidèle et dévouée collaboratrice qui, après son décès, poursuivit son œuvre et préserva son héritage (livres, articles, monographies). Le troisième chapitre est consacré à son ouvrage principal, *L'Histoire éclairée par la clinique*, dans lequel Cabanès tenta de théoriser son approche de l'histoire avec l'œil d'un clinicien, père de la pathographie.

Cabanès admiré par les confrères qu'il sut intéresser à l'histoire de la médecine, resta néanmoins amèrement controversé dans les milieux officiels (Société française d'histoire de la médecine, Société française d'histoire de la pharmacie, la Faculté ou l'Académie de médecine...).

Cette biographie est richement documentée grâce à de nombreux manuscrits inédits. Le style clair et incisif est agréablement illustré par un cahier central avec des photographies méconnues de Cabanès. Comme Jean-François Hutin, à la lecture de ce livre, nous estimerons « qu'il (Cabanès) n'a pas été payé à sa valeur et qu'on lui doit une juste réparation ». Ce livre y participe...

Philippe Bonnichon